

JOURNAL DES DAME

LE PETIT COURRIER

DES DAME

48 RUE VIVIENNE
PARIS

MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Avez-vous vu, dans vos promenades à travers le bois, dans les musées ou sur les boulevards, la gentille coiffure que les élégantes portent en guise de capote? Un souffle de tulle chiffonné et, devant, deux cocardes en fine comète qui rappellent assez le chrysanthème, l'une rose pâle, l'autre vert chou, ou l'une jaune et l'autre violette, etc.

La première fois que je rencontrai, au marché aux fleurs de la Madeleine, une très jeune femme ainsi coiffée, j'eus de la peine à reconnaître là un chapeau. C'est que la façon est si plate! La forme, toute petite, prend seulement le dessus de la tête. Le tulle noir est si léger, que l'on n'aperçoit tout d'abord que les deux cocardes du devant, un peu enfouies dans le crépé des cheveux. Cela ne doit pas fatiguer la tête, et je parierais volontiers que plus d'une jeune femme a dû chercher, par un mouvement instinctif de la main, à s'assurer qu'elle avait bien son chapeau. Somme toute, charmante coiffure



Mante Louis XVI en tulle Chautilly.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

de printemps, qu'il faudra absolument remplacer, pour l'été, par une forme plus abritante et plus pratique.

La dentelle de couleur est une jolie garniture de jupon de dessous élégant; assez haute, elle rehausse les volants froncés montés à tête et un peu échelonnés.

Nous avons dit que le taffetas est préférable, pour cette sorte de jupe, au surah, parce qu'il a du soutien tout en étant léger au porté.

Les façons Directoire et Empire sont décidément très en vogue pour les jeunes filles et les jeunes femmes, il n'y a pas à dire; le corsage froncé s'arrête au-dessous de la poitrine, mais au lieu que la jupe prenne de là, c'est une très haute ceinture en soie, légèrement drapée, qui relie la jupe au corsage, se monte par des fronces au tour de taille. Si le corsage est décolleté, voyez ce qu'il en reste: juste de quoi couvrir la poitrine. La jupe est droite, avec ou sans falbalas; quelquefois, pas toujours, deux pans de côté.

C'est le costume des matinées et soirées dansantes

de ce printemps; car on danse comme si nous étions en plein carnaval; on parle même de matinées travesties commençant à trois heures et finissant à neuf heures, après un fin souper.

En ajoutant à ces fêtes du monde, les fêtes officielles pour l'Exposition, on aura une perspective de plaisirs à effrayer les plus vaillantes.

Eh! bien, le costume ture a des adeptes et nous avons vu M^{me} de R., qui le portait fort galamment. A l'exception du bouffant qui serre le bas de la jambe en retombant en bouillon et qui ne se voit que devant, les lés de derrière étant inclinés, nous ne voyons pas grande analogie entre ce costume et celui des dames turques. Il y a des modes bien plus excentriques dont nous sommes folles et que nous portons sans embarras.

Il faut faire du nouveau et, ne trouvant plus rien dans nos modes anciennes que nous n'ayons copié, modifié ou caricaturé, nous cherchons et prenons ailleurs. Aujourd'hui, ce sont les modes orientales féminines que nous essayons de franciser; demain, ce seront peut-être les modes japonaises. L'emprunt serait piquant, le Mikado venant de décréter que l'habit à la française et la tunique militaire pour les hommes remplaceraient le costume national et nos pouds et draperies les robes à ramages richement brodées des dames de la Cour. Quelle étrange manie de changement et pour faire moins bien!

Il se fait un tulle Chantilly de 1 m. 30 cent. de largeur pour la mante Louis XVI, dont ce numéro vous porte la figurine.

Cette façon n'a pas encore épuisé sa vogue; seulement, à quelques-unes, les manches sont indépendantes et font comme deux longues ailes, qui s'enflent et s'enlèvent au vent. Il faut les retenir par la main, ce qui est loin d'être commode, c'est même fort embarrassant. On pourrait mettre de petites agrafes mécaniques que l'on attacherait les jours de grand vent...

Des corps en dentelle, avec manches plissées ouvertes et tombant droites jusqu'au coude, composent une sorte de pardessus facile à porter et d'une certaine élégance; presque tous se montent à un empiècement, en belle soie, couvert d'une broderie de jais ou en dentelle avec transparent de couleur. Toujours des perles de jais pour enrichir et égayer l'ensemble. Des pans assez courts reçoivent, tout le long, un effilé pluie de jais et le bas se serre dans le corset qui fait tête à un beau gland de passementerie et de perles de jais.

L'on reporte l'alpaca et le mohair. Ces étoffes font des costumes pratiques pour la ville et le voyage. L'alpaca, plus léger que le mohair, prend la façon tailleur ou se combine avec une soie de même couleur à petit damier, à mille raies ou à microscopiques bouquets que l'on emploie en garnitures telles que : quille, if, revers, bouffant, chemisette tendue et plissée; on peut aussi en faire la manche et la ceinture drapée si le corsage est Directoire ou Empire.

CORALIE L.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 13, rue de la Paix

Si vous voulez parfumer votre linge, votre papier à lettre, vos gants, choisissez l'un de ces jolis sachets Sultane à la violette des bois, à l'héliotrope, à la violette et héliotrope, mélange d'une saveur incomparable, au chantilly, réséda, bouquet de la reine, etc. Pour l'appartement, voici des parfums à brûler qui n'entèteront pas et qui purifieront l'air: *Essence étherée balsamique*, Eau de lavande, Baume de Judée, Papier de Vienne, Gomme d'olivier. Parmi les extraits spéciaux au mouchoir et qui sont à la mode, nommons : Poa-Rosa, Princesse Alexandra, Parfum Impérial Russe, Parfum de France, Bouquet Seymour et le Bouquet de l'Exposition, tous exquis.

Nous pouvons indiquer, sans hésitation, comme supérieures et d'une hygiène excellente, toutes les préparations manipulées dans le laboratoire de M. Guerlain. Pour les soins de la toilette, l'Eau de Chypre, de la Reine, de Verveine, Esprit de fleurs ambré; l'Eau de Cologne Impériale Russe, très hygiénique pour les ablutions et dont on peut aussi parfumer le mouchoir, l'odeur en étant exquise. Les préparations thermales doivent vous être signalées : Le bain rafraîchissant aux quatre semences; Bain adoucissant au lait de roses; Amidine de guimauve; Bain cosmétique au baume de Judée.

MAISON ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS

27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Nous voici en pleine Exposition, il faut voir quelles sont les toilettes qui seront les plus jolies et les plus commodes à porter; la mode a décrété le costume *Twiné*, délicieux et léger à la fois; en gris et en beige clair ce sera le vrai costume habillé de courses : 6 fr. 25 en 1^m10 de largeur.

Il y a un autre *Twiné* avec un fin filet soie sur toutes nuances : bleu pâle, rouillé, réséda, beige et gris; rien n'est distingué comme ce costume qui se fait rond avec la jaquette pareille, car on refait beaucoup le complet : 6 fr. 75 en 1^m10 de large.

La *Diagonale kaschmyr*, à 6 fr. 75 en 1^m20, est un peu plus épaisse de laine; il y a surtout les nuances anglaises, les rouilles foncées, vieux chaudron, bleu et cuivre, et tous les gris; toujours costume rond et droit. Pour costume plus simple, le *Mouzaïa* est très recherché; ce sont des biaisés en relief du plus élégant effet : 4 fr. 25 en 1^m10, de même que la croix de *Malte* qui ne se fait qu'en vieux rouge, gris et mordoré. Le tissu *teint rayé* soie est délicieux; il est en beige roussi, beige clair, vieux bleu et gris : 6 fr. 25 en 1^m10 de largeur.

Voici maintenant les costumes utiles, inusables, dont on ne peut se passer. Pour les toilettes légères et habillées, le *voile foulard* est tout à fait de mode, ce costume est à très bas prix : 2 fr. 90 en 82 cent. de largeur, beaucoup de dessins cachemire sur tous les fonds; des fleurs, des grands bouquets blancs sur bleu, du petit pompadour sur teinte cendrée et argent; puis de très grands dessins imitant l'ancien; sur les bleus japonais, des écrans

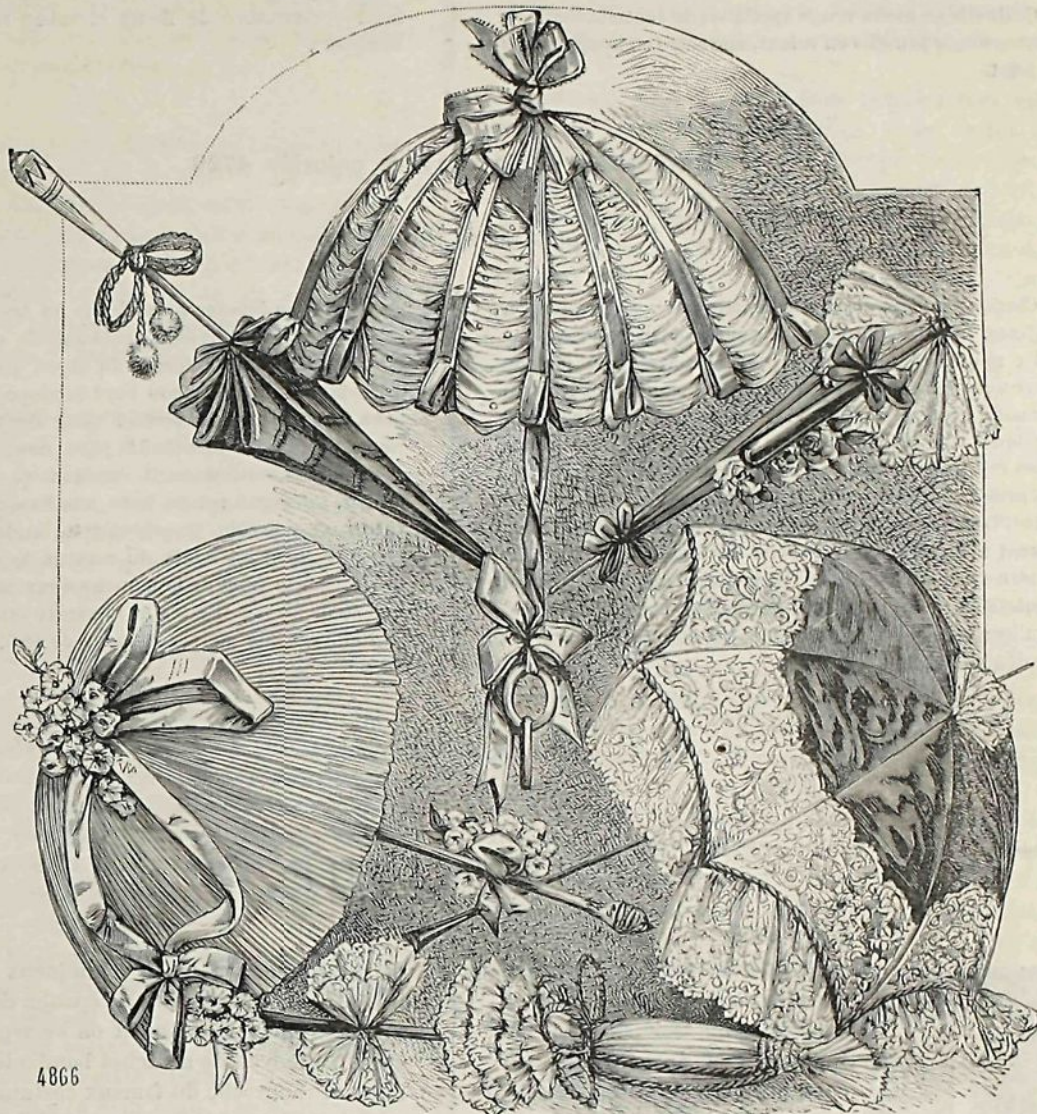
japonais, des ballons gris sur blanc, des violettes sur crème, des pensées sur mastic et des anémones sur gros bleu et marron.

Avec 12 mètres vous faites une superbe toilette ronde, corsage croisé froncé avec empiècement, c'est ce qui se porte le plus : 1830 revu et corrigé; ce sont toujours les costumes droits, secs et peu ornés, c'est pourquoi on prend le tissu à fleurs et à grands ramages coloriés. Pour visites, cérémonies, bains de mer, en un mot costume facile et habillé tout ensemble c'est le foulard qui a les honneurs de la saison; voici les gracieuses créations d'hier : sur caroubier, une gerbe de fleurs noires, sur mar-

ron le blanc, sur noir le bouquet vieux rose, et bleu de France avec blé : 5 fr. 75 en 65 cent. de largeur.

Des ramages noirs sur vieux rose, réséda et gris bleu; des blancs sur bleu anglais, sur mordoré et paille sur bleu, disposition très avantageuse; prix : 5 fr. 50 en 70 cent.; c'est un costume superbe du dernier style et très bon marché, vu la qualité.

On goûte beaucoup la palmette coloriée sur écarlate, grenat et noir : 7 fr. 75 en 70 cent. de large; cependant c'est moins facile à porter que le dernier dessin dont je vous ai parlé et que je



Groupes d'ombrelles élégantes.

ne saurais assez vous vanter; de même que le vrai 1830 dans les fonds mousse, fraises écrasées, gris bleu, canard et cerise; ce sont dans ces fonds des enchevêtrements de dessins dans lesquels se trouve une délicate petite fleur noire avec blanc, c'est très joli et surtout très neuf : 6 fr. 25 en 70 cent. de largeur.

Explication des Gravures noires (pages 169 et 171)

Mante Louis XVI en tulle Chantilly. — La hauteur du tissu varie de 1 m. 20 à 1 m. 80. Cette mante qui peut se doubler en léger taffetas glacé, se fait le plus souvent sans doublure. Le dos est froncé juste au milieu pour marquer la taille. On fronce l'encolure, de même la largeur sur le bras et sous l'épaule, pour former le bouillon, et sur

ces fronces se pose une agrafe de jais à laquelle s'attachent les deux ganses de jais qui partent du côté opposé.

Groupe d'ombrelles élégantes. — Ombrelle en soie gros vert à carreaux de couleurs. Manche en oranger.

Ombrelle en mousseline brodée. — La mousseline bouillonnée, et, sur les baleines, un ruban terminé en

boucle. Nœud serrant le haut et ruban enroulé au manche qui est en laurier avec double anneau d'ivoire.

Ombrelle en taffetas changeant rose et gris avec le manche se fermant. — Manche en écaille, haut volant de dentelle et roses dessus.

Ombrelle en moire rouge appliquée de dentelle crème. — Une seconde dentelle en volant, une autre en houppe dans le haut.

Ombrelle en tussor garnie de trois volants de dentelle, froncée dans le haut avec une tête plissée. — Se serre dans un anneau en passementerie, tenue à une ganse en soie formant plusieurs boucles.

Ombrelle en tulle plissé sur un transparent de couleur. — Garniture de fleurs et ruban reliant les deux bouquets.

Explication de la Gravure coloriée 4729

TOILETTES DE PROMENADE

Costume en bengaline à bouquets jetés. — Dessous en taffetas. La jupe plissée de plis creux derrière, a son tablier mouvementé par quelques plis arrêtés à gauche sous une dentelle qui fait revers. A droite, plissé éventail formant groupe à son point de départ, et relevé par quelques plis qui donnent un chiffonné. Corsage froncé avec ceinture en faille terminée par deux pans taillés en patte. Col droit en dentelle, une spirale descend en jabot. Col rabattu découpé en dents aiguës. Manche s'enlevant à l'épaule, serrée sous cette sorte de bouillon extérieur. Le bas froncé, pris dans un parement en dentelle à pointes aiguës comme le col. Bas rouges. Souliers vernis. Gants de Suède. Capote-toque avec bord de dentelle et fleurs devant.

Costume en lainage gris de lin et broderie sur tulle noir. — Cette broderie, à dents aiguës, se met en deux rangs superposés au-dessus du plissé qui garnit le bas du lé-tablier, lequel a son bord découpé en dents brodées, rabattu sur le second rang de tulle. Plusieurs rangs de fronces montent la jupe, dont les lés de derrière plissés verticalement s'arrêtent de chaque côté du tablier. Corsage à pointe avec une basque-postillon. Un ruban noué de côté. Une chemisette en dentelle noire un peu ouverte et les bords du corsage appliqués de tulle brodé. Sur le haut de la manche deux pointes en tulle, une seule au bas. Bottes en chevreau brillant. Capote en dentelle garnie de violettes et de feuillage. Gants de Suède.

CHRONIQUE



Il y a un substantif qui donnera du fil à retordre aux linguistes dans deux ou trois siècles d'ici. Beaucoup de chroniqueurs, en effet, ont parlé du « vernissage » de l'Exposition pour indiquer la journée qui en avait précédé l'ouverture publique, et cette idée de vernis et de pinceau, rapprochée d'objets dont les dimensions se mesurent par centaines de mètres, ne laisse pas d'avoir en soi quelque chose de stupéfiant.

Quoi qu'il en soit, pour revenir au sens propre du mot, le « vernissage » du Salon aurait dû s'appeler, cette année, le « dévernissage », au moins quant aux chaussures des visiteurs. Car, la grêle ayant brisé le toit de verre du Palais, une averse formidable s'est empressée d'entrer par la brèche et, dans plusieurs salles, au bout d'une minute, on marchait dans l'eau jusqu'à la cheville. A part cet humide adieu de l'Avril, accompagné de tonnerre et d'éclairs (*Quand il tonne en Avril, prépare ton baril!*), cette importante journée du calendrier mondain s'est passée comme à l'ordinaire. Cependant, grâce aux modes voyantes de cette année, la note générale de la foule était plus gaie qu'aux Salons précédents. Je ne vous apprend pas que le vert domine et qu'on s'habille de tous les verts possibles... à l'exception du vert véritable, tel que le bon Dieu l'a fait. Le raffinement du *chic* est

de se fabriquer un buste volumineux sur une jupe très plate. On se remonte les épaules dans les oreilles plus que jamais, seulement on s'élargit le haut du corps au moyen de manches bouffantes. L'effet général se rapproche du fameux costume des *esthetics* anglaises, dont nous nous sommes tant moquées. Mais quand nous nous moquons d'une mode étrangère, nous l'adoptons le lendemain, ça ne manque jamais.

L'étoffe est unie, en laine généralement, avec une haute broderie de couleur, genre Grec ou Empire, dans le bas de la robe. On s'attend toujours à voir sortir de là un cothurne et des bandelettes, mais nos cordonniers sont en retard sur nos couturières. Quant au chapeau, il est très plat de bord, avec une coiffe réduite au strict nécessaire. J'en ai même vu qui n'en possédaient pas du tout. La tête de la femme ressemblait au globe de Saturne entouré de son anneau. Vous ne me croiriez pas si je vous disais que l'invention était du goût le plus heureux.

Enfin, la vogue est aux parfums. Je sais qu'il est habituel de philosopher là-dessus et de dire avec Montaigne : « qu'on a raison de tenir les bonnes senteurs étrangères pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soient employées pour couvrir quelque défaut naturel de ce côté-là. » Pour moi, je suis moins austère. Puisqu'il est admis que nous faisons de notre mieux, ici-bas, pour

satisfaire chacun de nos sens dans la limite de l'honnête, je me demande pourquoi l'odorat n'aurait point sa part du festin comme les autres. Cela ne veut point dire, toutefois, que j'approuve l'abus. L'indigestion de Lucullus est plus proche de la barbarie que le brouet noir de Léonidas.

Nous sommes bien près d'avoir une indigestion de bonnes œuvres. Les ventes de charité, les concerts de bienfaisance font rage en ce moment et, pour peu qu'un malheureux jeune homme ait ramassé l'éventail d'une femme dans un salon, il est sûr de recevoir, le lendemain matin, un de ces « billets de quête » accueillis avec le même empressement que le « billet de garde » exécré de nos grands-pères de 1830.

La chose est dans nos mœurs et l'on perdrait son temps à la critiquer, sans compter que l'on s'exposerait à être mis au ban des nations, comme ceux qui tirent sur une maison où flotte le pavillon rouge à croix blanche. Mais la charité actuelle a deux grands défauts. Le premier c'est qu'elle n'ouvre pas assez les portes du ciel, du moins j'en ai peur. Le second c'est qu'elle ouvre trop la porte de certains salons, restés à peu près... intacts jusqu'au dernier quart de ce siècle.

Le besoin de trouver des vendeuses de bonne mine, apportant des clients nouveaux, a plus fait pour la suppression des « abus de l'ancien régime » que la journée du 5 mai 1789, dont nous célébrions l'autre jour, avec des nuances dans l'enthousiasme, l'anniversaire mémorable. Si j'étais monsieur Drumont — ce n'est point un regret que j'exprime — j'écrirais un livre là-dessus et je l'intitulerais : *La France charitable*. Un jour, nous reviendrons à l'ancien système de l'aumône faite au nom du Christ, non pas au nom de madame une telle qui a de beaux yeux ou une loge à l'Opéra. Nous reviendrons au système de la main droite ignorant la main gauche, substitué à la carte de visite incrustée d'un louis. Les pauvres n'y perdront rien, au contraire ; mais il ne sera plus temps : madame une telle se sera faufilée.

Vous souvient-il de ce général d'opérette qui avait une manière à lui de priser ? Au lieu d'ouvrir sa tabatière, il déchargeait son pistolet d'arçon et approchait ses narines de la gueule de l'arme encore fumante. Sur quoi, il éternuait...

Le général Boum était un précurseur. Il employait le pistolet comme tabatière ; d'autres s'en servent comme d'un timbre d'appel, pour se faire ouvrir la porte d'un député, d'un ministre ou d'un simple Président. Il va sans dire que la porte qui s'ouvre tout d'abord à eux est celle du violon, témoin ce qui est arrivé l'autre dimanche à l'ancien zouave. Mais enfin, deux heures après, les cinq parties du monde savaient son nom et, dès aujourd'hui, l'Europe est informée que sa femme est sur le point d'ouvrir un

magasin de modes. Trouvez-moi une réclame aussi prompte, aussi économique, et, en fin de compte, aussi innocente ! Avec une pincée de poudre, ce Perrin a fait plus de bruit que vingt artificiers avec dix mille fusées n'en ont fait dans la soirée du lendemain.

Seulement, chez nous, les idées tombent très vite dans une déplorable vulgarisation. Vous verrez le jour où les mendiants vous salueront d'une pistoletade « à blanc », quand vous passerez devant eux les mains dans votre manchon, en faisant semblant de ne pas les voir, à cause du froid. Et ce sera, en somme, un « billet de quête » ayant plus d'une analogie avec ceux dont je parlais tout à l'heure.

A part cet incident dont je reconnais le goût détestable, mais qui est peu de chose à côté de ceux que nous commémorons, les fêtes du commencement du mois ont été fort belles, quant à la partie décorative. On connaît mes idées sur l'Exposition. Elle me gêne, me dérange et me coûte de l'argent, mais je serais une folle de nier qu'elle est admirable, ou du moins qu'elle le sera, car il faut attendre un bon mois pour qu'elle soit à peu près complète.

Je vous en entretiendrai avec modération : vous n'en entendrez que trop parler, partout et toujours. Mais je veux, aujourd'hui, vous donner la primeur d'une invention qui nous intéresse, nous autres femmes, à un titre tout particulier, et qui a, pour moi, l'intérêt spécial d'avoir été faite par un de mes amis.

Le comte de Chardonnet, un ancien élève de l'Ecole Polytechnique, a inventé la soie artificielle. Figurez-vous une sorte de sirop s'échappant, comme du sucre qui file, d'un godet percé d'une ouverture microscopique. Ce fil, à peine visible, se durcit à l'air et prend de la consistance. On le dévide comme l'enveloppe de la nymphe véritable du bombyx ; on le tisse avec la même perfection. Les mêmes étoffes sont produites, avec leurs dessins, leurs brochures et leurs teintes. Si quelque chose les distingue de la soie naturelle, c'est qu'elles sont plus brillantes : vous pourrez les voir et les manier. C'est superbe.

Reste à savoir si nous devons nous affliger ou nous réjouir de la découverte ; je réserve la question. Peut-être aurons-nous moins de plaisir à porter du satin, quand nos femmes de chambre s'y tailleront des robes. Mais elles nous ont pris nos chapeaux depuis longtemps, et je ne vois pas qu'elles en soient plus heureuses, ni nous plus à plaindre. D'ailleurs, il faut se préparer à plus d'une révolution de ce genre. Il est certain qu'on *fabriquera* le diamant quelque jour. Les mendiants ont des montres. Les balayeurs des rues lisent leur journal.

Cela nous apprend qu'il faut chercher de plus en plus en nous-mêmes ce qui attire les autres à nous et ce qui nous distingue du vulgaire. C'est ce que je nous souhaite.

CONSTANCE.

— 222 —



COSTUME DE SOIRÉE POUR JEUNE FILLE ET COSTUME EN FAILLE ET SOIE BROCHÉE VERT-DE-GRISATRE.

DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

Costume en gros tulle crème à pois brochés. — Jupe en taffetas couverte d'une première jupe en tulle et d'une seconde qui s'ouvre à droite et montre les trois volants en tulle déchiquetés, rabattus l'un sur l'autre, posés au bas, sur trente centimètres de largeur. Corsage à pointe, drapé irrégulièrement sur une guimpe décolletée carrément. Nœuds dans le chiffonné du bas de la taille, petite et longues boucles à pans sur le petit côté. Un flot sur l'épaule.

Costume en faille. — Jupe plissée, ainsi que le devant du corsage et la manche. Corsage-veste en tissu de soie brodé d'un bouquet soie et fil d'or, les côtés du devant arrondis à la taille sont largement ouverts sur une chemisette plissée dépassant la ceinture. Col droit auquel le devant plissé se monte par des fronces. Un pan-ceinture frangé à même et en tissu broché tombe à droite.



TRAVAUX DE FANTAISIE

Corne en étoffe ancienne pour gerbe de fleurs. — Le dessous est en carton très

fort et a 30 cent. de long sur 15 de large en haut; il va en diminuant et forme une échancrure à gauche et une courbe à droite. Le dessus, en carton plus flexible, n'a que 20 cent. de long; il est de la même forme que le dessous, mais est plus large de 3 cent. en haut seulement. Cette augmentation va en mourant et les deux côtés se trouvent de même largeur au bas de la pointe. Ces deux morceaux, une fois taillés, sont soigneusement doublés de soie piquée et recouverts de vieille soie, fond grenat, à fleurs brochées. On les pose ensuite l'un sur l'autre pour les réunir par un surjet. Autour, une dentelle d'or ancienne est posée à plat et surmontée d'un étroit galon. En haut, deux œillets donnent passage à un large ruban rose qui se rejoint dans un gros nœud, à la hauteur de 25 cent., et sert à accrocher cette jolie corne. L'attache demande 1 m. 30 cent. de ruban.

Sac à lorgnette en velours vert réséda et étoffe ancienne. — Dimensions : un morceau de velours de 33 cent. de long sur 11 cent. de large, couture non comprise; le doubler d'un morceau de satin vieux rose de même largeur, mais de 14 cent. de



Sac à lorgnette en étoffe ancienne et peluche améthyste.



Corne en étoffe ancienne, pour gerbe de fleurs. Modèles de Mademoiselle Lapouge.

hauteur, puisqu'il doit aller jusqu'au fond du sac; sur la partie non couverte de velours, mettre la bande d'étoffe ancienne en soie brochée, large de 5 cent. Fermer le tout par une couture et poser à plat, sur le bord supérieur de l'étoffe ancienne, un galon d'or de 2 cent. A 4 cent. du bord, en haut du sac, faire une coulisse serrée par une tresse de soie verte dont il faut 1 m. 50 cent. Ce sac se monte à une petite semelle en carton, arrondie aux extrémités, longue de 13 cent., sur 6 cent. de large et 5 cent. seulement au milieu, où elle est creusée; cette semelle est recouverte de velours semblable à celui du sac et doublée du même satin vieux rose.

Porte-cigarettes en étoffe ancienne fond rouge à ramages or. — Se compose de trois parties : le fond, le dos et le devant. — Dimensions du carton : Fond demi-cintre, longueur du bord droit, 9 cent. 1/2; plus grande profondeur, 4 cent. 1/2; arrondir les angles. Dos, hauteur, 10 cent., largeur, 13 cent. 1/2. Devant, même largeur que le bord droit du fond; hauteur, 6 cent.



Porte-cigarettes en étoffe ancienne.

Couvrir le devant et le dos d'une vieille étoffe que l'on aura un peu ouatée, puis la rabattre pour la coller. A l'envers, mettre la doublure de soie, après avoir fait un rempli, et la réunir au-dessus par un surjet que l'on cachera

sous une fine ganse de chenille. Le fond se couvre, des deux côtés, de la soie de la doublure. Les trois parties préparées, les réunir ainsi : le devant au fond, bord droit, puis le dos à la partie cintrée du fond, et les côtés à ceux du devant. Mettre une ganse au contour, et en plus, au bord supérieur du devant, un effilé boucle en fil d'or ou une dentelle.

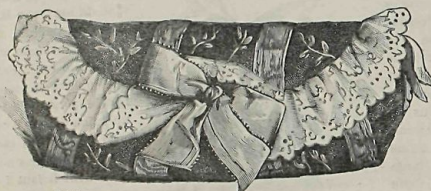
Enveloppe pour souliers et bottes en satin.

Prendre du joli jaconas enluminé et du satin piqué. Tailler l'étoffe sur la longueur de la chaussure, de même pour la largeur, mais en tenant compte, pour celle-ci, de la partie rabattue qui fait poche. Arrondir les angles et cintrer légèrement le bord des poches. Poser la doublure et bâtir le contour, les poches rabattues ; border à cheval et garnir d'une ruche en étroit ruban. Un ruban ferme l'enveloppe.

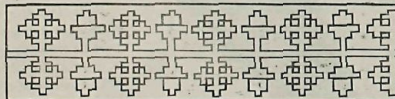
Enveloppe de voyage pour plaids et fichus. — Se fait en toile écrue, se garnit au-dessus de l'ourlet d'un galon de laine grenat brodé au point de fantaisie. Se boutonne dessus, se ferme par une coulisse aux deux extrémités, se porte par deux pattes ornées de galon brodé, cousues au côté boutonné et en regard. Broderie du galon. Zig-zag au point de Boulogne



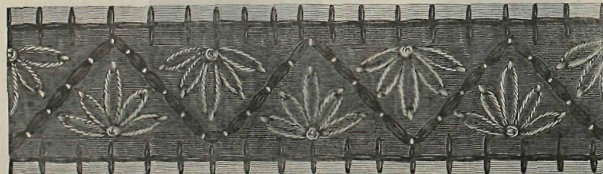
Enveloppe ouverte pour souliers ou bottes en satin.



Sachet fermé pour corset. Satin broché et pékin.



Dessin pour garniture de lingerie, de robe et de tablier d'enfant.

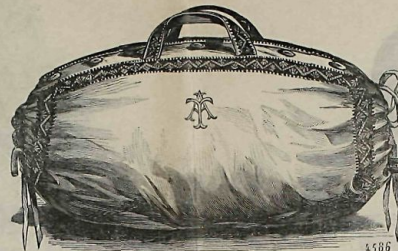


Dessin, grandeur naturelle de la bande brodée qui encadre l'intérieur de l'enveloppe de voyage.

laine bronze, point en soie vieil or. Corquilles en laine de trois tons vert réséda, bronze et or, faites de cinq points-boucle, arrêtées par un point, avec point noué en soie vieil or au centre. Le galon maintenu à la toile par un double point de feston très écarté en soie bleu ancien ou en laine. Dimensions : longueur 96 cent., largeur 75 cent., le rempli en plus. Mettre un faux ourlet en fine

toile grise dans la largeur, poser d'un côté sept grands boutons en nacre, et de l'autre, faire en regard sept boutonnières. Coudre au-delà des boutons et des boutonnières une patte qui doit avoir 37 cent. de longueur, sur 6 cent. de large, et dont le dessus reçoit un galon brodé. Dans la longueur, mettre un faux ourlet en toile grise, non arrêté aux extrémités, et passer une coulisse en galon de fil écru ; l'arrêter au milieu par des points pour qu'elle ne se dégage pas. Le galon encadre l'enveloppe à 2 cent. sous l'ourlet et la coulisse. Très pratique et particulièrement commode. On peut y mettre des initiales. Croquis de l'enveloppe boutonnée et coulissée. Croquis de l'enveloppe étendue, vue à l'envers.

Sachet en pékin broché pour corset. — Ce sachet, en pékin broché grenat changeant, bleu et chair, est entièrement doublé de satin piqué grenat. Il a 37 cent. de long et est retourné au bas pour faire une poche de 17 cent. de profondeur. Le haut de la poche a 50 cent. de large, deux plis se regardant la diminuent de 5 cent. ; elle n'en porte plus que 45, et l'endroit sur lequel elle retourne n'en a que 42, ce qui lui fait faire une courbe fort gracieuse, bien qu'en réalité elle soit droite. Les deux côtés sont arrondis, de sorte que le fond a 45 cent. et l'endroit le plus large 18. La partie devant rabattre est également arrondie et le haut, à l'endroit le plus étroit, n'a que 25 cent. ; cette partie est garnie d'une dentelle de 10 cent. de large qui fait un volant se rabattant sur le sachet. Les deux côtés de la poche ne sont arrêtés que par un point et fermés en haut par deux rubans chair, moirés, de 30 cent.



Enveloppe de voyage pour plaids, fichus, etc., etc., boutonnée et les coulisses serrées.



Tambourin pour coton. Modèle de Mademoiselle Lapouge, 17, rue d'Aumale.

de long sur 33 cent. de large ; un même ruban de 40 cent. de long posé sur les plis de la poche et un de même longueur repliant la dentelle de la partie qui rabat, ferment cet élégant sachet.

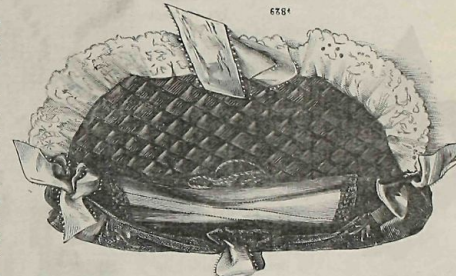
Tambourin pour coton. — Offre à nos abonnées une combinaison aussi gracieuse que nouvelle. Il est garni en bas de longues coques de ruban très étroit, rose et bleu pâle ; six coques et un long bout rose tombent à droite, même nombre de coques bleues à gauche. En haut, les coques sont plus régulières et graduées. Pour suspendre ce joli tambourin,

couleurs, l'écaillé rouge, la paillette bleue, ou l'inverse. En coton blanc pour un tablier d'enfant en toile écrue ou marine.

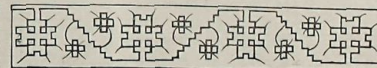
Panier en vannerie, brou de noir, brodé en chenille ou en laine. — Les fleurs genre bluet en chenille bleu pâle et bleu moyen ; les liges et feuilles en chenille bronze clair. Le dessin du contour bleu moyen et foncé, les points lancés bronze. Nous avons trouvé superflu de donner le dessin de la



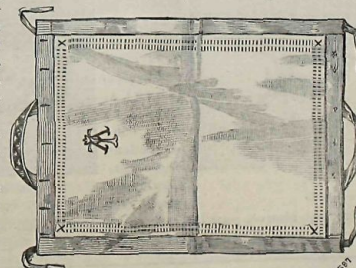
Enveloppe fermée pour soulier et boîte en satin.



Enveloppe ouverte pour corset de satin, en broché pékin.



Dessin pour garniture de lingerie fine.



Enveloppe de voyage étendue, pour plaids, fichus, etc.

deux morceaux de ruban, l'un bleu et l'autre rose, se rejoignent en haut et sont retenus par des grelots. Au milieu, un sujet peint dans les teintes des rubans achève de rendre élégant cet objet.

Deux dessins copiés sur les modèles anciens de broderie piquée. — Ces deux modèles serviront à orner la lingerie fine s'ils sont finement faits ; plus gros, on en garnira des tabliers, des robes ou des blouses d'enfant. Appliquer sur l'étoffe une étamine grosse ou fine, selon son emploi, et copier le dessin, ce qui est chose facile. L'ouvrage terminé, tirer les fils de l'étamine. Le plus petit dessin a, en plus, des points jetés et l'ensemble en est original. On emploie de la soie lavable ou du coton de couleur. Nous avons dit que ces deux dessins sont anciens ; nous ajouterons que la broderie se trouve à la Bibliothèque Mazarine et que nous les avons fait relever sur un manuscrit publié il y a une dizaine d'années.

Tapis au petit point. — Ce petit tapis de 40 cent. de long sur 10 cent. de large, se fait sur étamine. Les bouquets sont brodés en soie. Les fleurs sont bleues, roses et violettes, les feuillages verts, le tout de différents tons et de couleur éteinte. La guirlande du tour est composée de fleurettes roses, les nœuds des angles sont bleus. Autour, gland de laine et soie dans les teintes de la broderie, doublure de soie rose.

Garniture au feston. — Dans chaque dent broder soit une paillette au feston, soit un gros pois au plumetis. Se met à une taie d'oreiller ou se fait à même la taie. S'emploie aussi pour camisole et se brode en coton de deux

broderie grandeur naturelle, le dessin du croquis le reproduisant si bien qu'il se fera facile

de satin Garnitureau feston avec paillettes ou pois, pour taie d'oreiller, mouchoir, objet de layette. Très commode pour la campagne. On trouve la vannerie et les fournitures chez M^{lle} Lecker, 3, rue de Rohan, et toutes sortes d'autres formes, tels que cylindre, œuf, valise,



Ensemble du tapis pour table volante; peut aussi servir pour têtère, se brode sur étamine ou canevas. Modèle de Mademoiselle Lapouge.

cabas fermé. La couleur brou de noix nous semble plus pratique que d'autres pour la campagne et les voyages.

Fleur de lys héraldique, chevalet pour photographies. — La petite galerie qui divise la fleur de lys est couverte



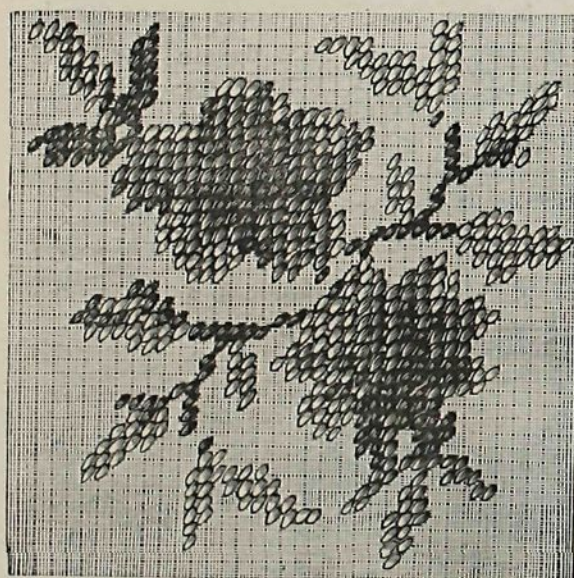
Lys héraldique. Support pour photographies.

faire de ce chevalet un porte-montre en vissant un petit crochet à la place indiquée à la branche du milieu. Il serait encore joli de le couvrir mi-partie de rouge ancien, mi-partie de vert, ou encore de peluche pour la partie supérieure, et d'étoffe ancienne pour la partie inférieure, en mettant fleur ou dessin au milieu de celle-ci. Ces petits chevalets sont si commodes que nous comptons en donner en-

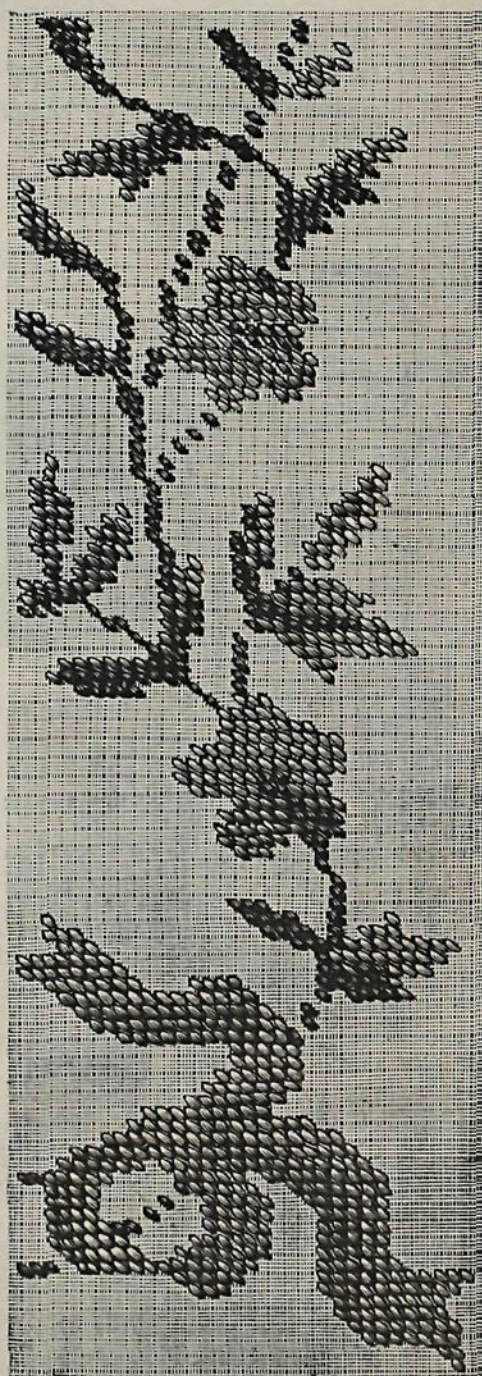
d'un galon ancien et la fleur tendue de peluche rouge ou bleu de roi. Le chevalet et l'envers sont tendus de soie; sur l'épaisseur du bois se collent dessus et doublure; mettre un étroit galon d'or, ainsi que sur le cintre qui sert d'appui à la fleur de lys. On peut



Panier de campagne pour l'ouvrage. Modèle de Mademoiselle Leeker.



Bouquet pour le semé du tapis (grandeur naturelle).



Guirlande du tour du tapis (grandeur naturelle).

travaux étant plus particulièrement réservés pour les cadeaux du jour de l'an. Ceci ne veut pas dire qu'il n'en paraîtra aucun jusqu'à cette époque, mais que nous en serons sobre.



COSTUME DE VILLE DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.
VU DES DEUX CÔTÉS.

Costume en lainage vieux rose avec bordure de raies rose foncé et crème. — Sous-jupe en taffetas; seconde jupe en lainage; les raies mises transversalement au bas, verticalement sur les côtés ouverts et en regard. Lés de derrière et de côté à larges plis couchés; le tablier monté par de nombreux rangs de fronce qui dessinent une pointe arrondie. Le corsage très ginal forme, à droite, une basque garnie de

boutons-pavés, dont la large échancrure montre un gilet aux raies mises en biais; à gauche le gilet se termine en pointe, et la bordure rayée du tablier relevée par un pli, fait comme une longue coque; les deux côtés du gilet, qui est froncé à une guimpe fermée par un double-bouton, s'échangent en créneau à la taille. A la manche, parement rayé piqué d'un bouton.

La Fille du Cacique

(SUITE)



ES paroles de Georges sur son amour du travail l'avait vivement frappée. Cette petite folle, au dire de Perrine, ne manquait pas de raison à ses heures, et son intelligence peu commune ne demandait qu'à se développer. Cette

bribe de conversation, saisie en cachette, l'avait rendue toute pensive, aussi refusa-t-elle d'aller écouter la garde républicaine; elle voulait se renfermer dans sa chambre pour travailler !...

— Alors, petite, lui dit M. Martini, c'est un parti pris. Vous ne voulez pas sortir ?

— Oh ! non... Si cela ne vous fâche pas, je préfère sortir dans la soirée.

— Va pour ce soir ! dit Georges.

Après le diner, ils s'acheminèrent tous trois vers le petit Luxembourg.

Le jardin public était silencieux. Les massifs de roses, après une journée bien chaude, embaumaient. Les arbres des allées se rejoignaient gracieusement aux cimes, formant un dôme que rompait au centre un étroit ruban de ciel parisien, clair, sans étoiles, avec de lointains reflets de gaz.

En regardant en haut, c'est une simple illusion de campagne; en bas, c'est Paris se reposant dans une verdure artificielle, les étudiants causant bras dessus bras dessous, les enfants jouant aux quatre coins, les couples qui s'en vont en devisant à mi-voix.

Il y eut une transition brusque entre cette tranquillité et l'animation des boulevards que Mariquita vit pour la première fois, du fond d'une voiture découverte.

Cette foule, ces équipages, ces magasins illuminés enchantèrent la cholita. Par tempérament, elle aimait le bruit; par sentiment, elle redoutait le monde.

Elle était ravie et ne voulait pas se mêler aux passants pour aller examiner les vitrines des boutiques, comme Georges l'y invitait. Le jeune homme ne saisissait pas le motif des bizarreries de Mariquita.

M. Martini, avec son tact exquis, les comprenait et les excusait.

La pauvre enfant avait peur que l'on se moquât d'elle.

— Il faut que je fasse quelque chose pour le bonheur de cette déshéritée ! se dit M. Martini, en rentrant chez lui. Je ne veux pas seulement lui donner la vie matérielle, il lui faut encore les bienfaits de la vie intellectuelle et morale !

DEUXIÈME PARTIE

II

LA CHOLITA SE CIVILISE...

Mariquita se mit à l'étude.

Elle lut beaucoup, sous la direction de M. Martini,

commença par des nouvelles instructives, puis arriva peu à peu aux ouvrages d'éducation plus sérieux.

Elle fit souvent sourire son professeur en voulant tout apprendre à la fois; c'était chose impossible malgré ses remarquables facultés d'assimilation. Son ardeur la plongea dans des confusions inévitables, sa mémoire surchargée se fatigua inutilement. Elle manquait de méthode; tout ce qui était réglé d'avance, ordonné, la désespérait. Elle n'arriva à prendre sur elle, à se dominer un peu, que pour mériter les encouragements de son *padre* auxquels elle était extrêmement sensible.

Elle fréquenta d'abord un cours de jeunes filles; mais ses allures étranges, plus encore que son infirmité, lui attirèrent quelques moqueries. Elle rentra, un jour, furieuse et désolée, maudissant le ciel et la terre : le ciel qui l'avait disgraciée, la terre qui la raillait !

Perrine ne manqua pas de mettre le comble à son indignation en attribuant ces mésaventures à la singularité de ses toilettes.

M. Martini eut beaucoup de peine à calmer la cholita, et se promit de ne plus l'exposer à de tels affronts. Il trouvait pourtant son rôle de professeur particulier bien difficile. Chez Mariquita, outre le manque de coordination dans les idées, il lui fallait encore combattre la nature. La petite était trop *réveuse*, disait Perrine.

Quand elle songeait, mollement enfoncée dans son fauteuil de rotin garni d'épais coussins de peluche, les heures fuyaient sans qu'elle s'en aperçût.

Son rêve avait une forme...

..

Les mois s'écoulèrent rapidement; les feuilles des arbres du Luxembourg eurent le temps de rougir, de se dorer, de brunir, de se disperser enfin, une à une, pour joncher les allées.

Les enfants les réunirent en tas et sautèrent joyeusement dessus, y enfonçant leurs petits pieds pour les froisser à l'envie. C'est si amusant ce bruit de feuilles mortes ! Puis l'hiver arriva...

Les troncs des marronniers devinrent noirs, et sur leurs branches dénudées des parcelles de givre étincelèrent comme des diamants.

Les avenues se dépeuplèrent et blanchirent; les jardiniers, avec leurs longs râtaux, essayèrent de lutter contre la saison, mais la neige, peu à peu, se plaqua sur la terre durcie; le moindre brin d'herbe disparut.

Les statues semblèrent enveloppées d'un voile de gaze soyeuse.

Les moineaux jetèrent des cris désespérés, poursuivant effrontément les quelques philosophes qui, tous les jours, leur donnent des miettes de pain, sautant sur leurs épaules, allant chercher jusque sur leurs lèvres cette manne dont ils sont si friands. Les rouges-gorges, moins familiers et tout affamés,

se perchèrent sur les grilles de la rue du Luxembourg en poussant des appels navrants.

Les toits restaient blancs, le ciel gris jaunâtre ; les monuments s'apercevaient à peine, noyés dans un épais brouillard ; les passants, emmitouffés dans leurs fourrures, le visage disparaissant sous les plis du cache-nez, marchaient de toute la vitesse de leurs jambes ; les chevaux de fiacre glissaient sur les pavés glacés et s'abattaient misérablement.

Mariquita contempla ces scènes hivernales avec une vraie stupeur. Elle n'avait jamais connu le grand froid.

Née sur les côtes du Pérou, dans une région chaude, elle ne se rappelait avoir vu la neige que de loin, quand elle lui apparaissait, en ligne éblouissante, à moitié perdue dans les nuages, sur la cime des immenses chaînes des Cordillères.

La petite indienne grelottait au coin du feu, et Perrine, quoique toujours un peu grognon, lui apportait des chaufferettes.

— Ce serait gênant si elle était malade ! disait la vieille bonne *pour s'excuser*.

Tandis que Perrine acceptait, bon gré mal gré, les modifications survenues dans « sa maison » par suite de l'adoption de Mariquita, celle-ci avait su s'attirer l'affection toute paternelle de M. Martini en échange d'une vénération sans bornes.

Entre Georges et elle, c'était une franche camaraderie dénuée de toute contrainte.

La pauvre infirme ne pouvait d'ailleurs être considérée par le jeune homme que comme une sœur cadette.

Georges travaillait avec ardeur à un tableau qu'il espérait envoyer au salon. Il y consacrait tout son temps et toute sa pensée.

Mariquita n'était pas étrangère à l'idée de cette œuvre.

Le tableau était un portrait de genre, un type de Péruvienne dans son costume original et coquet.

Une belle jeune fille (Péruvienne de Montrouge...) avait posé comme modèle.

Mariquita avait habillé, elle-même, ce modèle ; elle avait donné toutes les indications à la couturière chargée de confectionner la robe courte et étroite, le poncho en crêpe de Chine, et de ses mains avait gracieusement drapé les plis de la mantille.

Elle s'emportait souvent en voyant les gaucheries de cette pseudo-compatriote et lui disait :

— Vous ne ressemblerez jamais à une fille de Lima, vous ne savez pas tenir votre éventail, *on a ça en soi !*

Elle rendait service à son ami Georges, en venant de temps en temps à l'atelier, inspecter la coiffure du modèle, mais avec une mauvaise humeur peu déguisée.

Le portrait était bon, le dessin ferme, les couleurs franches, l'ensemble harmonieux ; il devait, au dire des connaisseurs, avoir du succès. M. Martini, lui-même, en était satisfait, et Perrine, qui prenait l'œuvre de son jeune maître pour un portrait de sainte, se serait volontiers agenouillée devant.

Seule, Mariquita répétait :

— Ce n'est pas cela. Les Péruviennes sont plus

belles que votre Parisienne ; il vous manque aussi notre soleil !...

Et Georges qui, dans son for intérieur, ressentait la même impression, se désolait.

Quand son père lui objectait que la Cholita ne connaissait rien à l'art de la peinture, il répondait :

— C'est vrai ! Mais elle a ses visions, ses souvenirs, elle a l'idée de la couleur locale, et je sens bien que ses critiques sont vraies.

Le voyant ainsi découragé, son père essaya de le ranimer.

— Qu'importe?... lui dit-il, Péruvienne ou non, c'est un bon portrait de femme, consciencieux, bien touché ; tu peux te rendre justice, sans fatuité.

Les amis de Georges admiraient aussi sa toile et le raillaient doucement de ses scrupules :

— Tu peux te tranquilliser ! Les membres du Jury ne sont pas allés au Pérou !

— « *Jeune Péruvienne* » est un titre à effet qui figurera avantageusement dans le livret du Salon et attirera les badauds. Le principal, c'est que ton travail soit prisé à sa juste valeur.

— Ne te mets donc pas l'esprit à la torture ! tu finiras par gâter le tableau avec tes retouches...

Ils eurent beau faire, Georges ne se laissa pas persuader.

Il abandonna sa toile pendant quelques jours. Il éprouvait le besoin de se distraire et d'oublier, pour mieux juger ensuite son travail.

Dans tout enfantement de la pensée, qu'il se traduise par un tableau, un opéra ou un roman, l'artiste ou l'auteur s'identifie si bien avec sa création qu'il arrive parfois à ne pouvoir plus l'apprécier avec la justesse de jugement qui lui est si nécessaire. S'il est consciencieux et tient à sa réputation, il lui faut alors avoir le courage de se détacher un peu de ses préoccupations intenses, et revoir, quelques jours après, cette œuvre qui doit se développer suivant les lignes d'un plan bien arrêté. Il apprécie alors son propre travail comme s'il appartenait à un autre.

Georges ne voyait plus juste, il était fatigué. Il s'absenta de Paris et alla suivre des chasses à courre chez un châtelain de ses amis.

M. Martini parut péniblement affecté de l'insistance de sa protégée à dénigrer le tableau de son fils ; Perrine s'en montra plus maussade que de coutume ; Mariquita se sentait tout attristée.

Georges était l'âme, la vie de la maison ; après son départ, les jours semblèrent interminables à tous les habitants de l'hôtel. Personne ne souffrit plus que Mariquita de ce deuil passager.

Son camarade lui manquait étrangement ; elle se reprocha ses critiques amères dans l'atelier. Qui donc les lui avait inspirées ?

Oh ! personne. Elle est simplement jalouse de *la jeune fille au tableau* ; non pas du modèle, qui a peu d'importance dans ce travail d'imagination, mais de la créature idéale dont le peintre a si délicatement retracé les traits en s'inspirant surtout de son caprice..

II

Mariquita, pendant l'absence de Georges, se voua avec ardeur à l'étude. Elle voulait donner à son es-

prit cette grâce qui lui manquait extérieurement; elle apprenait de jolies poésies par cœur et les récitait à haute voix, comme pour en mieux saisir toutes les finesses.

Un matin, furtivement, le cœur battant, Mariquita se dirigea vers l'atelier de Georges.

Elle ouvrit la porte comme si elle allait entrer dans un endroit défendu et pénétra, tout émue, dans la pièce où le jour arrivait largement par une baie ouverte dans le plafond.

La toile est là, sur un chevalet, en pleine lumière.

La Péruvienne a une vie extraordinaire, la pose est franche, le coloris hardi; le visage surtout semble s'animer sous les premiers rayons du soleil.

— Oh! pensa la Cholita, je suis une misérable envieuse... cela est magnifique.

Elle se disposa à sortir de l'atelier, mais une fois sur le seuil de la porte elle s'arrêta, et d'un geste vif, envoya un baiser à « son ennemie ».

En se retournant, elle se trouva en face de Georges.

Ce dernier était redevenu lui-même; toute trace de souci avait disparu de son front, il riait.

— Oui, répondit-il à l'interrogation muette de la jeune fille, je suis revenu. La consigne est levée! je suis content.

Il se rapprocha du tableau.

— Ce n'est pas mauvais, vraiment. Merci du baiser, Mariquita! Il paraît que vos vieilles rancunes se sont apaisées. Cette fille du Pérou ne vous semble plus indigne de son origine. Nous l'avions tous trop regardée. Mon œil errait, je pataugeais. Mon pauvre père défendait seul cette composition dans laquelle j'essayais de traduire mes meilleures aspirations de peintre; vous la traitiez avec un peu trop de sévérité, mais la faute en était à vos souvenirs, à votre juste orgueil national.

Et comme Mariquita le regardait, prête à avouer ses faiblesses...

— Nous nous sommes tous trompés, reprit-il. Ni chef-d'œuvre, ni croûte! Une bonne moyenne. Je suis un peu consolé, car, voyez-vous, j'ai la manie des couleurs. Peut-être aurais-je mieux fait d'apprendre tout bonnement le métier de teinturier, mais je n'aurais pu vivre sans barbouiller des toiles.

Jetant encore un long regard sur le portrait, Georges, comme sous le coup d'une inspiration subite, le reporta ensuite sur Mariquita et s'écria :

— Vous n'aviez pas tort, il manque quelque chose aux yeux! Mariquita, vous prêterez vos yeux à *ma Péruvienne*.

— Avec bonheur! répondit la jeune fille.

— C'est entendu alors! Vous reviendrez tantôt. La séance commencera à une heure. Je vais annoncer à mon père que j'ai trouvé cette flamme qui m'échappait. Au revoir, petite camarade!

Mariquita passa la matinée à se préoccuper de sa toilette. Fait extraordinaire! elle supplia Perrine de l'accompagner; elle voulait sortir.

La Bretonne absorbée par les soins du ménage,

armée d'un plumet et d'un chiffon, en train d'épousseter respectueusement les bibelots du salon, s'arrêta brusquement en entendant cette proposition.

Elle inspecta la jeune fille de la tête aux pieds et des pieds à la tête, avec un étonnement manifeste, puis la morigénant :

— Hein?... Sortir?... mais c'est de la folie, quasiment... Mettez-vous donc à la croisée. Il tombe un grésil à vous fondre sur place. J'ai d'ailleurs bien autre chose en tête! Il faut que je surveille moi-même le déjeuner, le salmis surtout. Car il y a du salmis en l'honneur de M. Georges qui l'aime. Ça veut un feu doux comme un agneau qui vient de naître...

— Un tout petit quart d'heure, Perrine! reprit courageusement Mariquita.

— Ni gros, ni moyen, ni petit! Vous attraperez un rhume, vous qui êtes frileuse comme une perruche, et ce serait après des tisanes, des édérons!

— Je ne vous demande rien de tout cela! répondit Mariquita en se fâchant.

— Eh bien! tant mieux, parce que vous n'auriez rien.

Et prenant délicatement dans ses mains rugueuses une statuette de vieil ivoire, elle l'essuya avec soin tout en grommelant :

— Ça ne veut pas mettre le nez dehors pendant le temps des chaleurs et ça désire, aujourd'hui, piétiner sur la glace. Sans compter qu'elle pourrait bien servir de point de mire aux boules de neige!

Mariquita disparut, furieuse.

Perrine, en entendant les portes claquer derrière l'irascible enfant, reprit, en posant la statuette sur la broderie turque de la cheminée :

— Moi, ce n'est pas de ma faute, c'est le lait de chèvre!... Elle, c'est le sang de nègre qui l'agite!

Mariquita était décidée à sortir et fit un coup de tête. Elle partit seule et courut chez un jardinier-fleuriste du voisinage; elle voulait acheter des fleurs.

Elle revint au bout de vingt minutes, toute glacée.

Perrine en la voyant rentrer jeta des cris qui retentirent dans toute la maison, si bien que le valet de chambre effrayé vint demander si l'on n'assassinait personne.

Après avoir bu un verre de vin chaud et s'être rôtie au feu de la cuisine, Mariquita regagna son appartement, se coiffa en piquant quelques fleurs dans ses cheveux noirs et se regarda attentivement devant la glace de sa cheminée.

Il s'agissait d'être le mieux possible pour servir d'inspiration au peintre.

Elle s'était parée, notamment, d'une grappe de fleurs d'orchidées très communes dans son pays et qu'elle considérait comme les plus jolies fleurs du monde. Ne ressemblaient-elles pas à des libellules rouges, aux ailes dorées? N'avaient-elles pas l'arôme pénétrant de la vanille?

Quand la Cholita arriva à l'atelier, elle s'était si bien enveloppée dans son vêtement aux plis ondulés, qu'on ne saisissait plus la forme défectueuse de ses épaules; elle marchait prestement selon son habi-

tude et levait la tête, en maniant gracieusement un petit éventail de dentelle noire. Bref, elle avait su s'arranger de telle manière qu'on ne regardait plus en elle que son visage intelligent, éclairé par ses grands yeux si expressifs.

— C'est parfait ! s'écria Georges en la voyant.

M. Martini qui avait voulu assister à la séance, la baisa au front. Il pensait que Mariquita voulait ainsi réparer le tort qu'avaient pu causer ses critiques précédentes et ne se doutait point de l'immense bonheur qu'éprouvait la jeune fille en venant poser.

Elle s'assit en face du chevalet et Georges commença à peindre, tout en causant.

M. Martini suivait de l'œil, dans un coin de l'atelier, les coups de pinceau de l'artiste.

— Il paraît, Mariquita, dit Georges à brûle-pourpoint, d'après ce que m'a raconté papa, que vous devez un puits de science.

— Un puits sans fond !... reprit en riant M. Martini.

— Je tâche de remplir ma vie, répondit très sérieusement la jeune fille. C'est encore un travail incomplet, et, comme le dit M. Martini, un travail mal digéré ; mais j'arriverai bien, tôt ou tard, à mettre tout en ordre dans ma cervelle... ou du moins je m'imaginerai avoir mis tout en ordre et je me contenterai de ma chétivité.

— Voilà une bonne parole ! dit Georges ; se contenter de sa chétivité et ne pas aspirer à la gloire.

— Je ne puis aspirer à la gloire, pour répéter votre expression, je ne puis même pas prétendre aux joies ordinaires des autres femmes, moi. Alors que faire, sinon travailler?...

— Vous avez raison, ma petite Quita, vous avez cent fois raison ! Travaillez de votre mieux, on est

sûr que cette joie-là ne peut manquer quel que soit le sort de la vie. Une existence laborieuse est aussi reconfortante qu'utile, et pour ma part, je n'envie pas d'autre bonheur. Mon art me suffit, il est si absorbant !

Puis, mélangeant divers tons sur sa palette :

— Vos yeux, reprit-il, ne sont pas vraiment noirs ; quand on les analyse, on aperçoit comme des paillettes d'or dans la prunelle... Je suis aujourd'hui le plus heureux des hommes devant ma toile qui s'anime ; je caresse ma chimère !

— Vous vous racontez de bien belles choses, mes enfants, dit alors M. Martini, mais vous vous trompez, comme tous les jeunes, en parlant du bonheur. Non, ni la science, ni l'art, ni même un grand amour, ajouta-t-il d'un ton pensif, ne peuvent uniquement et constamment donner le bonheur en cette vie. On ne se maintient pas toujours au même niveau moral. Il y a des moments où l'intelligence est fatiguée, où le cœur est froid... Un mal de tête vous agite, une visite inopportune vous trouble, un froissement vous attriste. Pascal donne ainsi la définition du bonheur : *Le bonheur est en Dieu est en nous*. C'est la seule vraie...

Les jeunes gens se turent, devenus graves, et Georges s'empessa de peindre les orchidées qui eussent été flétries le lendemain.

Mariquita en les enlevant, le soir, de sa coiffure, les mit pourtant soigneusement dans l'eau.

— Je voudrais qu'elles ne se fanent jamais ! se dit-elle en se couchant.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

MOTS EN ROUE

Même nombre de lettres à chaque mot, la même lettre commençant le mot à la jante, une autre même lettre le terminant au moyen ; les mots forment les rais.

Il connut le grand art de bâtir pour la guerre
Naguère.

Il supporta jadis les charges et l'affront
De front.

Il se montra toujours, sous un archet habile,
Docile.

Il partage ce nom avec des bourgs nombreux
Très vieux.

Il ne sied qu'au jeune homme et le vieillard le
Qu'importe ! [porte.

Il est bourg, même ville. En trouvez-vous le
— Non, non ! [nom ?

Il est petit, mauvais. Mais l'homme, goût étrange,
Le mange ! [ge,

Il nous préserve tous de certaine laideur...
Horreur !

SONNET-PORTRAIT (Mythologie)

Fils du jour, époux de la Terre,
Père de Vénus et des Dieux,
Il sut déjouer le mystère
De leurs complots séditieux.

Mais, à son tour, vaincu, le père
Fut, par ses enfants odieux,
Comme le feu sort du cratère,
Pour jamais repoussé des cieux !

On prétend même que sa femme,
Par Saturne, son fils infâme,
Le fit mutiler un beau jour.

Et l'on nous appelle sauvages !
Vous voyez bien qu'à tous les âges
Le monde est un vilain séjour.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

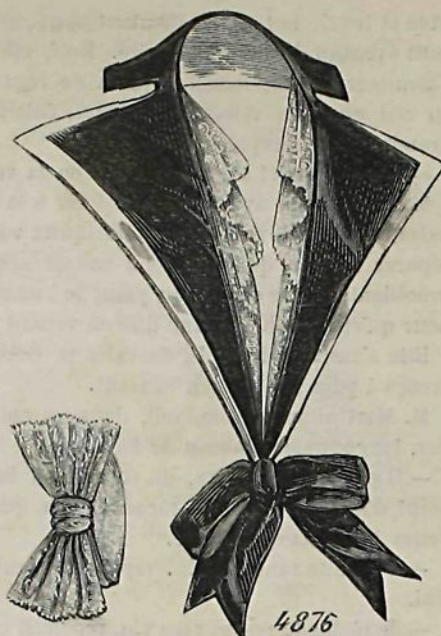
Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Fichu en dentelle, vu de face et de dos.
De Mademoiselle Thirion.

Fichu en dentelle pour corsage montant ou décolleté (vu de face et de dos). — Une bande de gros tulle arrondie au dos et finissant en pointe devant. Une haute dentelle au bas, une seconde au-dessus, diminuée devant, où se place un flot de ruban. On peut mettre une draperie au bord intérieur.

Col-revers en velours hanneton. — Col rabattu à l'encolure du dos, en velours, comme les revers qui s'enlèvent sur un premier revers en drap crème. Spirale en dentelle de chaque côté de l'échancrure intérieure.



Col-revers en velours hanneton.
De M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Costume en nouveau tissu Chantilly. — Jupe en tissu Chantilly, le milieu du tablier plissé, ainsi que les lés de derrière; les côtés plats sont couverts par la redingote qui fait panneau. Redingote en tissu Chantilly avec plastron en velours ou faille, fermé de côté. Au dos, postillon ruché. Contour découpé en dents penchées, avec spirale de dentelle arrêtée à la taille. Manche plate, un parement en tissu Chantilly entouré de dentelle. Boutons sur le côté.



Costume en tulle de Chantilly.
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.

A ce numéro sont joints la
Gravure coloriée 4729

Et un *Album de Travaux*
contenant :

Corne en étoffe ancienne pour gerbe de fleurs. — Porte-cigarettes. — Sac à lorgnette. — Enveloppe pour plaids et couvertures. — Enveloppe pour souliers en satin. — Sachet pour mettre le corset. — Deux dessins du xvi^e siècle pour lingerie. — Tambourin. — Tapis ou tentière point de tapisserie sur étamine. — Panier de campagne en vannerie brou de noix. — Lys héraldique, support pour photographie. — Feston avec paillette pour lingerie.



4729

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne. 48

Coiffures de M^{me} BRUN-CAILLEUX 11, r. du Marche St-Honore — Chapeaux de M^{me} BOUCHERIE 16, r. du St-Colombier —

— Etoffes en foulard de la C^{ie} DES INDES 27, r. du St-Septembre — Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15, r. de la Paix —

Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3 pl^e du Theatre Francais.